



Jorge Camacho

Oiseaux

Jorge Camacho

Photographies

"El Frio" Venezuela

Hommage à Doñana

Jorge, le chercheur de l'or des oiseaux

Que Francis Roux et moi aient eu l'idée, à des années de distance, d'emprunter à Saint John Perse sa qualification de l'oiseau (« de tous nos consanguins le plus ardent à vivre »), voilà qui nous réunit dans le peuple de plus en plus nombreux des amoureux des oiseaux.

Oublions un instant la disparition de plus en plus établie d'un grand nombre d'entre eux. Retrouvons de préférence la fascination qu'ils ont de tous temps et en tous lieux exercée sur nous, l'espèce humaine. Sa beauté, son chant, son étrangeté, la distance qu'il sait si rapidement mettre entre lui et nous (ce que notre langue traduit si bien par « pfuitt », qui rime avec fuite), ses parades amoureuses mirifiques sont l'objet parfois de véritables cultes. On est presque déçu qu'aucun oiseau ne figure parmi les animaux rupestres d'Altamira ou de Lascaux. Par compensation, on peut évoquer le nombre infini de peintures, fresques, tapisseries, objets décoratifs ou pratiques, etc., où l'oiseau est honoré. La photographie présente sur toutes ces représentations l'avantage de l'extrême précision.

Jorge Camacho, qui manie le pinceau et la couleur comme peu, s'est emparé très tôt de cet outil et de ses compléments indispensables, téléobjectifs, focales multiples, pied, que sais-je... Non par facilité, mais pour ne rien laisser s'envoler, oserai-je dire. Et deux équipements qui lui sont naturels : le silence et la patience, indispensables quand on veut photographier un oiseau. Auxquels on peut ajouter une bonne connaissance du terrain, qu'il s'agisse des forêts de Guyane, du Venezuela ou de... Fontainebleau (pour y observer le non exotique mais splendide Pic noir).

De ses expéditions ou de ses explorations, Jorge – je me permets cette familiarité puis que nous avons signé ensemble *Ornithology*, un hommage à Charlie "Bird" Parker – Jorge, disais-je, a rapporté des clichés inoubliables dont celui de l'Ibijau, engoulevant sud-américain qui se tient immobile dans l'exact prolongement de la branche sur laquelle il se perche et dont le chant, une pentatonique mineure descendante, remplit de fantômes et de légendes les forêts tropicales où il séjourne. Plus familier mais image même d'une sagesse qui est aussi celle de Camacho, le Hibou Grand Duc nous adresse un clin d'œil qui nous ferait presque croire à une complicité. Le Héron Bihoreau, avec son air impassible et ses trois plumes blanches qui se battent en duel jusqu'au milieu de son dos, se rencontre parfois dans nos régions même si c'est au Venezuela que Jorge l'a fixé (sur sa pellicule). Grâce à Camacho, nous pouvons faire des "coches" – ainsi appelle-t-on le nom d'un oiseau qu'on observe pour la première fois – dont la rareté ne fait qu'accroître le prestige. Ainsi le Noddi (genre de Sterne noire à front blanc), le Hoatzin multicolore, l'Anhinga au plumage de charbon et qui évoque notre commun Cormoran, le Tyran écarlate que notre langue réduit à Moucherolle mais qui garde son éclat rouge vif, le Trogon que son complément latin désigne vert (viridis) mais qui se caractérise par un ventre orangé, ou encore le Fou brun (sa tête noire contraste avec son plastron immaculé).

Voilà quelques-unes des merveilles que Jorge Camacho offre à notre contemplation, tout en nous épargnant les risques de toutes sortes que lui-même a encourus pour nous en faire don. Voilà un mot qui lui irait bien, don : Don Jorge Camacho.



Photographie de Margarita Perez Larios

De l'ornithologie considérée comme un des beaux-arts

« *Quand l'œil jouit, c'est en cristaux.* » Henri Michaux

Avez-vous déjà entendu le chant de l'Ibijau ? Quand vient la nuit, il s'élève soudain, puissant et désolé – six notes soutenues lentement détachées, en gamme descendante – suprême appel au secours au bord de l'Orénoque.

L'Ibijau gris s'apparente aux Engoulevents. Il en diffère par sa grande taille, l'absence de vibrisses rictales et celle de peigne à l'ongle du doigt médian.

Jorge Camacho est allé le voir et l'écouter dans les savanes inondées – les « llanos » - de l'état d'Apure, au Venezuela occidental. Il a réussi à le photographier dans sa posture verticale particulière grâce à laquelle, et à la coloration protectrice de son plumage imitant l'écorce, l'oiseau fait corps et se confond avec l'arbre où il perche.

D'autres hôtes remarquables habitent les « llanos », Camacho a rencontré le Tigrisme rayé, le Savacou, le Gnome, le Tyran écarlate et le Caurale soleil. Il a surpris l'Engoulevent de Cayenne lové sur sa branche comme un serpent à plumes. Il s'est trouvé en tête-à-tête avec l'Hoatzin qui, au sortir de l'œuf, porte à ses ailes les griffes héritées d'un ancêtre reptilien. Ces griffes que Jorge Camacho figure, comme des attributs totémiques, sur tant de ses toiles. Où est passé le peintre ?

Voilà que les oiseaux, « de tous nos consanguins le plus ardents à vivre » (Saint John Perse), ont découvert en lui un contemplateur fasciné. Ajustant sur eux son regard, pour son plaisir, il s'est mis à les photographier. Et ses images nous conviennent aux heures de fête de la nature. Avec elles, nous accédons aux marges du monde, où les événements ont du retard.

La recherche des oiseaux dans leur milieu, guidée par le seul souci du contact intimiste, est un exercice captivant. Comme toute quête, elle a sa part méditative, son aspect intérieur d'attente, de concentration autour d'un point caché. C'est aussi une sollicitation objective de la chance, un recours patient au hasard objectif, un de ces arts qui soustraient les pensées au temps fragmenté. Une grille tombe, l'esprit se sent libre comme l'air. Et les heures d'écoulent sans prix, baignées de rosée fraîche.

Le Bécasseau de Bonaparte se perd dans la contemplation de son reflet. La Spatule dévoile en transparence le rose carminé de sa parure de noces. Le Caurale se pavane, l'œil rubis, dans un rayon de soleil. Tel un grand danseur africain voici le Jabiru d'Amérique avec son masque noir, en forme de compas. A leur vue, quelque chose nous reconforte -, comme une consolation magique. « L'oiseau vit non seulement sous son plumage éphémère, mais dans l'impérissable, dont il atteste la présence » (Ernst Junger). Et ce n'est pas seulement un fourré tropical foisonnant au bord de la rivière mais l'univers entier qui s'encadre derrière lui ? Car il a accès à la réalité totale, indivise du monde, il est l'un des points rayonnants qui en traduisent le mystère.

Francis Roux (1982), directeur du Centre de recherches sur la biologie des populations d'oiseaux
(Muséum d'histoire naturelle)





































